8 septembre 1994 N° 40

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Les enfants au cœur de l'église..... 1
Faustino et la Croix de Jésus..... 4
Des nouvelles d'Anne..... 7

Allocution du Pape Jean-Paul II lors de l'Audience générale du 17 août 1994.

Les enfants au cœur de l'église

Nous ne pouvons négliger le rôle des enfants dans l'Église. Nous ne pouvons manquer d'en parler avec une grande affection. Ils représentent le sourire du ciel sur terre. Ils sont les véritables joyaux de la famille et de la société. Ils sont les délices de l'Église. Ils sont comme les "lys des champs", à propos desquels Jésus disait : « Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux » (Mt 7, 28-29). Ils sont les préférés de Jésus, et ni l'Église, ni le Pape dans leur cœur ne peuvent manquer de sentir vibrer pour eux les sentiments d'amour du cœur du Christ.

En réalité, dès l'Ancien Testament, nous trouvons les signes de l'attention portée aux enfants. Le premier livre de Samuel (1-3) décrit l'appel de l'enfant auquel Dieu confie un message et une mission en faveur du peuple. Les enfants participent au culte, aux prières de l'assemblée du peuple. Comme nous le lisons dans le prophète Joël (2, 16) : « Réunissez les petits enfants, ceux qu'on allaite au sein ». Dans le livre de Judith (4, 10s.), nous trouvons la supplication de pénitence que tous font « avec leurs femmes et leurs enfants ». Dès l'Exode, Dieu manifeste un amour particulier pour les orphelins, qui sont sous sa protection (Ex 22, 21s. ; cf. Ps 68, 6).

Dans le psaume 131, l'enfant est l'image de l'abandon à l'amour divin : « Je tiens mon âme en paix et silence ; comme un petit enfant contre sa mère, comme un petit enfant, telle est mon âme en moi » (v. 2).

Il est également significatif que dans le récit de la délivrance, la voix puissante

du prophète Isaïe (7, 14s. ; 9, 1-6) annonce la réalisation de l'espérance du Messie en la naissance de l'Emmanuel, un enfant destiné à restaurer le royaume de David.

Et voici que l'Évangile nous dit que l'enfant né de Marie est justement cet Emmanuel que l'on avait prédit (cf. Mt 1, 22-23 ; Is 7, 14) ; cet enfant est successivement consacré à Dieu lors de la présentation au Temple (cf. Lc 2, 22), béni par le prophète Syméon (cf. Lc 2, 28-35) et accueilli par la prophétesse Anne, qui louait Dieu et « parlait de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem » (Lc 2, 38).

Dans sa vie publique, Jésus manifeste un grand amour pour les enfants. L'évangéliste Marc (10, 14) nous dit qu'« il les embrassa et les bénit en leur imposant les mains ». C'était un amour « délicat et généreux »[1], avec lequel il attirait les enfants et aussi leurs parents, dont on lit qu'ils « lui présentaient des petits enfants pour qu'il les touchât » (Mc 10,13). Les petits enfants – ainsi que je l'ai rappelé dans l'Exhortation *Christifideles laici* – « sont le symbole éloquent et l'image splendide des conditions morales et spirituelles qui sont essentielles pour entrer dans le Royaume de Dieu et pour vivre une vie de confiance totale au Seigneur » (n° 47). Ces conditions sont la simplicité, la sincérité et l'humilité accueillante.

Les disciples sont appelés à être semblables aux enfants, car ils sont des "petits" qui ont reçu la révélation comme don de la bienveillance du Père (cf. Mt 11, 25s.). C'est pour cela aussi que les enfants doivent être accueillis par eux comme Jésus lui-même : « Quiconque accueille un petit enfant tel que lui à cause de mon nom, c'est moi qu'il accueille » (Mt 18, 5).

De son côté, Jésus professe un profond respect pour les enfants, et avertit : « Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits : car je vous le dis, leurs anges aux cieux voient constamment la face de mon Père qui est aux cieux » (Mt 18, 10). Et lorsque les enfants crient dans le Temple en l'honneur de Jésus : « Hosanna au fils de David ! », Jésus apprécie et justifie leur attitude comme une louange rendue à Dieu (cf. Mt 21, 15-16). Leur hommage contraste avec l'incrédulité des adversaires.

L'amour et l'estime de Jésus pour les enfants sont une lumière pour l'Église, qui imite son Fondateur. Elle ne peut manquer d'accueillir les enfants comme il les a accueillis.

Il convient de noter qu'un tel accueil se manifeste déjà dans le Baptême administré aux enfants, même s'ils sont des nouveau-nés. Par ce sacrement, ils

1 *Christifideles laici*, n° 47.

deviennent des membres de l'Église. Au début de leur développement humain, le Baptême suscite en eux le développement de la vie de la grâce. L'influence du Saint-Esprit oriente leurs premières dispositions intimes, même s'ils ne sont pas encore capables d'un acte de foi conscient : ils le feront plus tard, en confirmation de cette première influence.

De là l'importance du baptême des enfants qui les libère du péché originel, les constitue fils de Dieu dans le Christ et les fait participer à la grâce de la communauté chrétienne.

La présence des enfants dans l'Église est un don également pour nous les adultes : elle nous fait mieux comprendre que la vie chrétienne est avant tout un don gratuit de la souveraineté divine : « Les enfants nous rappellent que la fécondité missionnaire de l'Église a sa racine non pas dans les moyens ou les mérites humains, mais dans le don absolument gratuit de Dieu »[2].

Et encore : les enfants donnent un exemple d'innocence, qui fait redécouvrir la simplicité de la sainteté. En effet, il vivent une sainteté qui correspond à leur âge et contribuent ainsi à l'édification de l'Église.

Malheureusement, les enfants qui souffrent sont nombreux : souffrances physiques de la faim, de la pauvreté, de la maladie ou de l'infirmité ; souffrances morales qui proviennent des mauvais traitements de la part des parents, de leur désunion, de l'exploitation à laquelle les soumet parfois l'égoïsme cynique des adultes. Comment ne pas se sentir profondément déchiré devant certaines situations d'indicible peine, qui touchent des créatures sans défense, dont l'unique crime est celui d'être vivant ? Comment ne pas protester pour eux, en prêtant sa voix à ceux qui n'ont aucun moyen de faire valoir leurs propres raisons ? L'unique réconfort dans une telle misère est la parole de la foi, qui assure que la grâce de Dieu transforme ces souffrances à l'occasion de la mystérieuse union avec le sacrifice de l'Agneau innocent. Elles contribuent de cette manière à l'enrichissement de la vie des enfants eux-mêmes ainsi qu'au progrès spirituel de l'humanité.[3]

Ce que l'Église se sent engagée à encourager, c'est la formation chrétienne des enfants, qui est souvent assurée de façon insuffisante. Il s'agit de les former à la foi, par l'enseignement de la doctrine chrétienne, à la charité envers tous, à la prière, selon les plus belles traditions des familles chrétiennes, pour beaucoup d'entre nous inoubliables et toujours bénies !

Sous l'aspect psychologique et pédagogique, on sait que l'enfant entre

2 *Christifideles laici*, n° 47.

3 Cf. *Christifideles laici*, n° 47.

facilement et volontiers dans la prière, lorsqu'il y est stimulé, comme le prouve l'expérience de tant de parents, éducateurs, catéchistes et amis. Sur ces points, il convient de rappeler continuellement la responsabilité de la famille et de l'école. L'Église invite les parents et les éducateurs à soigner la formation des petits à la vie sacramentelle, particulièrement au recours au sacrement du pardon et la participation à la célébration eucharistique. Elle recommande à tous ses pasteurs et à leurs collaborateurs de faire un effort important pour s'adapter aux capacités des enfants. Dans la mesure du possible, particulièrement quand les célébrations religieuses sont destinées exclusivement aux enfants, on recommande l'adaptation prévue par les normes liturgiques ; si elle est faite avec sagesse, elle peut avoir une grande efficacité.

Dans cette catéchèse consacrée à l'*apostolat des laïcs*, je conclurai spontanément par une expression incisive de mon prédécesseur saint Pie X. En justifiant l'avance de l'âge de la première communion, il disait : « Il y aura des saints parmi les enfants ». Mais nous pouvons aujourd'hui ajouter : « Il y aura des apôtres parmi les enfants ». Prions afin que cette prévision, ce souhait se réalise toujours plus, comme s'est réalisé celui de saint Pie X.

*Publié dans l'*Osservatore Romano *n° 34, du 23 août 1994*

Jeunes témoins de Jésus

Faustino et la Croix de Jésus

par le Père José-María Salaverri

L'enfant, l'adolescent, peuvent-ils comprendre la Croix du Christ ? N'est-ce pas un mystère trop dur, trop éloigné de leur vie ? N'essaie-t-on pas aujourd'hui de trop la leur cacher sous prétexte de ménager leur sensibilité ? C'est, à mon avis, une erreur, car les enfants sont très capables de pénétrer le mystère d'amour de Jésus crucifié. Et, peut-être, encore mieux que nous, les adultes.

« Vers le milieu de l'après-midi, nous avons fait le chemin de la croix, mais chacun en particulier. Cela a été un grand moment pour voir combien le Christ a souffert pour nous… J'aime faire le chemin de la croix tout seul. Tu peux y suivre pas à pas la Passion du Seigneur. Ça te rend meilleur » (octobre 1960).

Faustino a écrit ces lignes dans son journal le 23 octobre 1960 ? Il a 14 ans à peine. Il était né à Valence (Espagne) en 1946 et il est mort en 1963 à 16 ans et demi. Sa Cause de béatification se trouve déjà à Rome. Il a mené la vie tout ordinaire d'un jeune de son âge et de son temps. Il a aimé passionnément le foot,

la montagne, la nage… Il aimait à vivre et il rêvait de devenir missionnaire.

« J'ai beaucoup médité sur le péché et sur les grandes souffrances du Christ en croix. C'est lui qui nous reçoit à bras ouverts, nous qui sommes ses bourreaux. J'ai si réellement ressenti la honte de payer avec mes offenses l'Amour que nous donne le Christ, que je fais la promesse – que Dieu m'aide à la tenir ! – de me transformer et de devenir toujours un peu meilleur… » (novembre 1960).

Trois mois après avoir écrit ces phrases, on lui découvre la maladie de Hodgkin. Pendant deux ans et demi, il va avoir des hauts et des bas dans sa santé, des périodes où il se sent très bien et d'autres de souffrances pénibles. Sans jamais perdre la paix de son âme, il va, malgré tout, étudier de toutes ses forces pour ne pas retarder son entrée au noviciat marianiste, première étape pour réaliser son rêve missionnaire. La contemplation du Christ en croix n'est pas seulement une aide pour éviter le péché ; elle est surtout un idéal de générosité, de dévouement, de courage pour sa vocation :

« Cela t'aide à prier avec plus de ferveur et aussi à penser plus souvent à Lui qui est mort sur la croix pour nous sauver. J'ai bien envie de lui être utile, de faire quelque grand sacrifice pour le Christ qui est mort pour nous. J'ai hâte de voir arriver le moment de mettre à exécution mon projet de vocation et de me sacrifier pour lui et pour mes frères » (23 février 1962).

« Quand on médite un peu sur la Passion du Seigneur, nous voyons tout ce qu'il a souffert pour nous : flagellation, couronnement d'épines, portement de la croix, crucifixion et mort. Tout cela pour nous sauver de la damnation éternelle. Tout par amour. Il nous aime d'un amour infini ; il ne pense qu'à nous. Comment ne pas lui rendre un peu de cet amour si grand ? Je pense que c'est une bonne raison pour lui consacrer toute notre vie » (26 février 1962).

Sans la connaître, il a fait sienne cette idée du Pape saint Léon le Grand : « Celui qui vénère en vérité la Passion du Seigneur doit contempler de telle manière Jésus crucifié qu'il reconnaisse en Lui sa propre chair ». Faustino s'identifie volontiers au Christ. Il écrit dans son journal, six semaines avant sa mort :

« Je suis prêt à recevoir de Dieu toutes les petites souffrances qu'il voudra bien m'envoyer. Elles sont bien peu de choses, et je les accueille si volontiers que j'y trouve son bonheur » (janvier 1963).

Il parle de bonheur. Pour beaucoup de nos contemporains, le bonheur leur semble incompatible avec la souffrance. C'est que le monde d'aujourd'hui a trop tendance à confondre le bonheur avec le bien-être. "Bonheur", nous dit le dictionnaire, "c'est un état de parfaite satisfaction intérieure" ; le "bien-être", par contre, fait plutôt référence au matériel. Faustino vit spontanément les Béatitudes,

ce bonheur paradoxal que seul comprennent ceux qui ont compris la croix :

« Je suis très heureux. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais, Dieu soit loué, je n'ai pas connu le malheur et je suis toujours heureux. On sent quelque chose au-dedans de soi. Un si grand amour pour Lui qui m'a toujours conduit par la main, qui n'a jamais permis, ne serait-ce qu'une seule fois, que je commette un péché mortel… Je Te remercie, Seigneur, pour le bien-être intérieur si merveilleux que Tu me donnes » (27 mars 1962).

Cette sérénité qui semble si spontanée a été conquise il y a bien longtemps. Comme Anne de Guigné, Faustino, enfant, avait appris à faire des sacrifices pour préparer à Noël le berceau de l'Enfant-Jésus. Faustino savait que pendant le carême il faut savoir se priver de menus plaisirs pour Jésus et pour ceux qu'il aime : les pauvres. Et il découvre que « quand on se prive de quelque chose pour l'amour de Dieu, on ressent une grande joie ».

Très tôt il avait découvert le Christ crucifié. En janvier 1951, la revue du collège des Sœurs de la Sainte Famille, où le petit Faustino fait son école maternelle, raconte ce trait :

« Faustino est un bambin de 4 ans qui a été inscrit cette année au collège. Il veut savoir le pourquoi de tout. Hier, pendant que la Sœur lui mettait le tablier, il prit la croix que celle-ci portait :

– Ma Sœur, qui c'est, ça ?

– C'est Notre Seigneur.

Et avec des mots tout simples, elle lui raconta de quelle façon Jésus avait été crucifié. Faustino trouva que c'était très mal, cette crucifixion, et il essaya d'enlever les clous avec ses petits doigts.

– On ne peut pas les enlever…

Et lui, très étonné que celle-ci ne l'aide pas, lui dit :

– Mais toi, tu n'as pas pleuré beaucoup quand on les lui a enfoncés ? »

Marie, à qui Faustino avait, à 9 ans, promis de réciter le chapelet chaque jour, l'a aussi bien aidé à comprendre son Fils :

« La Vierge Marie souffre tout cela pour sauver le monde. Elle suit son Fils jusqu'au Calvaire. C'est elle qui fait le Chemin de la Croix. »

« Très Sainte Vierge Marie, apprends-moi à voir la valeur de la souffrance. »

Elle va bien l'aider, à l'heure suprême. Il serre fortement dans sa main une médaille de Marie :

« Maman, je vais mourir…

– Embrasse-la, Faustino.

– Oui, Maman, si tu savais… Elle m'aide tellement ! »

Le 3 mars 1963, il rejoignait Marie au ciel. Combien de personnes, par son exemple, ont su porter, elles aussi, avec patience, leur croix de chaque jour. On a peur de dire que la souffrance, unie à celle de Jésus, est source de vie. Anne de Guigné, Faustino, et tant d'autres "petits" sont un appel à ne pas laisser perdre cette source d'énergie que sont les inévitables souffrances de notre vie sur terre.[4]

José-María Salaverri, s.m.

Des nouvelles d'Anne

• *Lettre de Madame Marie Chambon, datée du 14 juillet 1994* : « Le 15 décembre 1993, il pleut à Clermont, mais je marche joyeusement dans la rue, avec au bras droit un sac lourd, car j'apporte : livres, brochures et images d'Anne de Guigné à un ami. Je sens que cette démarche peut servir la cause d'Anne et la faire connaître et, soudain, c'est la chute. Je ne lâche pas le précieux sac et c'est à son contenu que je pense en premier : "Pourvu que rien ne soit froissé…" Par contre, moi, sans le secours d'un passant, impossible de me relever. La douleur est violente et le poignet très déformé. Je sens en moi une force morale très forte. Je sens que le "Malin" ne veut pas de ma démarche. Cela me donne la force d'aller jusqu'au bout de cette mission et d'apporter le précieux contenu de mon sac à mon ami.

Mon mari prévenu, nous allons à la clinique et la radio révèle une fracture du radius, un déplacement à réduire et un tassement des os du poignet. J'en ressors avec un plâtre-gouttière et le bras en écharpe. La douleur est très forte.

Dans la nuit du 30 décembre 1993, je ressens une douleur fulgurante dans le bras. Nouvelle radio qui va révéler un début d'algo-neutro-dystonie. Pendant plusieurs mois, les douleurs sont tellement violentes que je ne peux retenir mes cris. Les calmants n'agissent qu'un moment. Je n'avais pas encore connu des douleurs si violentes et je comprends mieux ce qu'a pu ressentir le Christ sur la croix. C'est l'horreur ! et cela pour nous, pour moi !

Par moments, je ne peux m'empêcher de crier : "Pourquoi la souffrance ? Seigneur, je ne sais pas durer dans la souffrance. Au secours !"

Mon état empire et il m'est impossible de marcher sans souffrance ; toute secousse est insupportable, aucune position : assise, debout ; seule la position allongée sans aucun mouvement et en contrôlant ma respiration…. là, c'est le

4 Pour en savoir davantage sur Faustino, dans la collection *Témoins de la lumière* des éd. Le Sarment/Fayard : *Et si Dieu me parlait ! : Faustino*, par José-María Salaverri.

chapelet qui me permet de survivre. J'ai appris à le réciter avec les doigts de la main gauche, la main droite étant paralysée, très enflée et les doigts dont les ligaments se sont rétractés ne me servent plus à rien.

Le 31 mars, je vais vois un rhumatologue, le docteur Jean-Luc Vitoux, spécialiste des os et des articulations. La consultation se passe avec grandes douleurs et le médecin veut me faire sur place une infiltration de cortisone et continuer ensuite avec ce produit. Connaissant les inconvénients majeurs de ce traitement, je le refuse. Alors, le spécialiste m'annonce que ma main est morte et que mon bras est perdu. D'après son avis, je resterai infirme ou, puisque je veux lutter avec d'autres méthodes (kiné, homéopathie, travail personnel), j'en ai au moins pour un à deux ans avec séquelles.

Les mois passent, les séances de kinésithérapie se succèdent. Au début, c'est presque insupportable. Et puis, je fais quelques petits progrès.

Je dois signaler que, depuis le début de février 1994, mon mari, très affecté par la violence de mes douleurs et mon handicap de longue durée, a été terrassé par une dépression. J'avais l'impression de voir s'abattre un arbre ! De plus, la famille proche, et en particulier nos trois enfants (25, 24 et 21 ans), se sont lassés, trouvant "négatif " la vue des souffrances maternelles…

Souffrance et solitude… Je n'aurais pas pu tenir sans le chapelet et la certitude de la "Présence" de Marie et celle d'Anne.

Je me souviens qu'un jour, en avril ou mai, nous étions seuls, mon mari, Bernard et moi et, soudain, il me dit : "A Cannes, nous demanderons ta guérison à Anne !" Je n'y avais pas pensé. Pourtant, Anne nous a déjà donné de nombreuses preuves de sa puissance sur le Cœur du Seigneur. Que de grâces, petites et grandes, obtenues par elle ! J'ai donné mon accord et en attendant de faire cette demande, j'ai continué de souffrir et d'assumer les tâches ménagères dans la mesure du possible : très, très limitées !

Le voyage à Cannes est prévu du 14 au 30 juin. Le 13 juin, je fais une dernière séance de massage et ma kiné me prévient que le voyage sera très douloureux, qu'il me faut prendre des calmants puissants avant et pendant.

Le 14 juin, nous prenons la route pour Cannes et la Villa Saint-Benoît. La souffrance est là. Je suis entourée de coussins, plus une minerve, plus mon poignet bandé et tout le bras soutenu par un "repose-bras" dont je n'ai pas pu me séparer depuis le 15 décembre dernier. En variant les positions, en prenant les antalgiques et les antispasmodiques et décontractants, le voyage ne se passe pas trop mal. Nous voici enfin à la Villa Saint-Benoît. Je reconnais que la première semaine se passe très difficilement. Bien que très heureuse de retrouver Sœur Anne, les Sœurs de la communauté, la chambre d'Anne, les offices, la présence

plus ou moins agréable des hôtes de passage aux repas, j'ai envie de fuir. Pourquoi ?

Une après-midi, n'en pouvant plus, je vais, comme je le fais très souvent, dans la chambre d'Anne et je reste longtemps sous son regard, les mains vides, le cœur vide, ne parlant même pas, car elle sait. En sortant de la chambre, tout est changé. J'ai trouvé une Paix, la Paix, et je peux sourire. Cette Paix ne m'a pas quittée.

Comme prévu avec Bernard, nous commençons une neuvaine de demande d'intercession à Anne, qui nous connaît si bien. Chaque soir du 20 au 29 juillet, devant le beau regard d'Anne, près de son lit, Bernard prend mon bras et le montre à Anne (ce qui me fait très mal à l'épaule), et je l'entends dire : "Chère petite Anne, je te demande la guérison du bras de Marie. Je te fais cette demande avec son accord et d'avance je te remercie." Et moi, j'ajoute : "Je te promets de témoigner que j'ai toute confiance en toi et je **crois**."

Les jours passent, j'ai toujours mon bras en "écharpe" et des douleurs dans l'épaule. Les doigts sont très raides, ce qui me donne une incapacité fonctionnelle importante de la main. Mais j'ai enfin la Paix de l'âme, cadeau reçu dans la chambre d'Anne. J'ai retrouvé la joie de vivre, de parler, de rire, la joie des offices, de la messe pour notre âme…

Bizarrement, le 29, j'oublie de mettre l'écharpe qui soutient mon bras et je m'aperçois que je m'en passe fort bien. Le soir, avec Bernard, nous allons à la plage et au lieu de marcher simplement dans l'eau avec le bras en écharpe comme avant, j'éprouve l'envie de suivre mon mari dans la mer et avec son soutien (du côté gauche), je m'aperçois que je peux remuer l'épaule droite, faire le mouvement de la brasse dans la mer, et je lui crie : "Regarde, Bernard, mon bras, je peux le remuer !" et je loue le Seigneur, mais je n'ai aucune conscience de ma guérison.

C'est le jeudi 30 juillet à l'office qu'un psaume me surprend, et que je me dis : "C'est exactement ce qui m'arrive !" Psaume 29 : "Quand j'ai crié vers toi, Seigneur, mon Dieu, tu m'as guéri…" Mais je n'ai pas encore pris conscience du cadeau incroyable que je vis. Pourquoi tant de lenteur ? Au moment du repas, les gens, surpris du changement, s'étonnent. Je m'entends répondre joyeusement : "Mais je suis guérie ! Je n'ai plus mal !" – "Mais comment avez-vous fait ? Donnez-nous l'adresse !" Et tout tranquillement, car c'est tellement évident pour moi, je leur réponds : "L'adresse, c'est la chambre d'Anne de Guigné !" Quelques instants après, je vois un groupe entrer dans la chambre d'Anne et regarder le livre avec notre premier témoignage.

Trop timide, je le sais maintenant, mais je le répète, cette grâce de guérison obtenue par l'intercession d'Anne, nous a, surtout moi, comme anesthésiés !

Pourquoi ? Je ne sais. Bien sûr, nous remercions avec elle, nous disons avec elle les prières qu'elle avait tant aimées sur la terre, sans oublier le "Gloire au Père".

Le 1er juillet, nous quittons à regret ce lieu… Le soir nous sommes à Lyon chez une de nos filles et je lui apprends enfin la nouvelle : cris de joie… Je téléphone à la maison où se trouvent nos deux autres enfants et j'annonce la belle nouvelle et parmi les cris de joie, j'entends Véronique me dire : "Mais alors, c'est un miracle !" Le déclic se fait enfin en moi… Oui, c'est un "miracle" et depuis, je peux enfin témoigner…

Médecin, kiné sont suffoqués et me demandent ce que "j'ai fait" à Cannes… puisque la guérison n'était pas possible avant un à deux ans. Alors, je témoigne. Certains sont très réceptifs tout de suite et acceptent l'inexplicable… d'autres constatent simplement, ne comprenant pas. A chacun j'apporte l'image d' "Anne vénérable", avec le résumé de sa vie. Tous, à l'exception d'un seul, ont demandé à la garder. Un médecin m'en a demandé pour sa clientèle, très intéressé par Anne que personne ne connaît… Joie de témoigner.

Le 13 juillet, quand la kiné a eu connaissance du changement, elle m'a demandé : "Qu'est-ce qui vous a fait le plus plaisir : ne plus souffrir ou pouvoir vous servir de votre main ?" Je n'ai pu lui faire d'autre réponse que la seule qui soit en moi : "C'est la joie d'être guérie par l'intercession d'Anne !"

Que ma guérison, par l'intercession d'Anne, puisse contribuer à sa béatification, et que l'Église, dans sa Sagesse, puisse enfin la reconnaître sainte. C'est cela notre grande Joie. »

Marie Chambon, le 14 juillet 1994.

9 avenue de la Gare, 63800 COURNON D'AUVERGNE

« Je soussigné Chambon Bernard, époux de Marie, confirme la véracité du témoignage ci-joint, daté du 14 juillet 1994, par mon épouse.

Je reconnais la guérison de son bras qui est intervenu subitement dans les derniers jours où nous étions à la Villa Saint-Benoît à Cannes.

Marie a soudain retrouvé l'usage de sa main droite et de son bras, alors que ceux-ci étaient paralysés et douloureux.

A Cournon d'Auvergne, le 15 juillet 1994. » Bernard Chambon

Est joint le dossier médical avec les attestations du médecin, de la kiné, etc.

• *Témoignage en provenance d'une communauté religieuse* : « L'une de nos sœurs était dans un état de dépression on ne peut plus pénible, qui tient à son

tempérament, mais à l'état latent habituellement. Là, il atteignait de terribles proportions. Elle souffrait le martyre (elle et ses supérieures). Et c'est très triste chez une si bonne religieuse ! Il s'est trouvé que, devant sa supérieure, je dise qu'il y a une petite sainte qui m'obtient presque tout ce que je lui demande. La supérieure me dit : "Demandez-lui donc de guérir X". Je le fais. Le lendemain, la Sœur arrive chez sa supérieure en lui disant : "Je suis guérie". Elle n'avait rien su de ma prière. Depuis, aucune récidive, aucune trace, on ne peut trouver aucune autre cause. »

• *Lettre de Madame O. M., du 20 juin 1994* : « L'été dernier, je suis allée à un stage de chant grégorien à Notre-Dame de Montligeon en Normandie. Il y avait un jeune homme qui, comme moi, suivait ces cours. A table, il m'a confié qu'il était très inquiet parce qu'il était au chômage depuis 4 mois et qu'il ne trouvait pas de place pour travailler. Je lui ai demandé s'il voulait bien prier une petite fille vénérable qui lui fera trouver bientôt du travail et je lui présentai la photo de la petite Anne. Le jeune homme a accepté volontiers.

Je l'ai rencontré un mois et demi environ après le stage. Il avait trouvé une bonne place et il était heureux de travailler enfin.

Une autre fois, j'ai prêté une photo de notre petite Anne à une petite jeune fille qui passait un examen assez difficile. Elle a été reçue brillamment à son examen. Nous lui avons donné la photo d'Anne et sa vie.

Une dame corse atteinte de leucémie venait régulièrement à l'hôpital pour se faire soigner. Un jour, elle se met à pleurer et me dit ses inquiétudes. Pour lui faire reprendre courage, je lui ai parlé du bon Dieu, de la très Sainte Vierge et je lui ai proposé la photo de notre petite amie du Ciel. Elle l'a acceptée très volontiers, l'a mise dans sa chambre sur sa table de chevet et de ce jour-là j'ai vu la dame changer : son visage est devenu plus souriant, plus confiant, et un jour elle m'a avoué : "J'ai prié la petite Anne de Guigné ; elle m'accompagne partout, je l'aime comme si elle était ma fille, je suis plus calme"… »

On nous signale la parution d'un très bon article sur Anne de Guigné, intitulé *L'enfant du ciel*, par Florence Dussolliet, dans le *Dauphiné libéré*, du 6 septembre 1994, page 2.

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.